

FILM

Lésions internes

Reconquérir sa propre personnalité: "Te doy mis ojos" retrace les efforts difficiles d'une femme violente pour se défaire de sa dépendance. Un film saisissant sur la violence conjugale.

(rw) – Une femme est en train de plier bagages, elle ramasse en vitesse des vêtements dans une valise, réveille son petit garçon, quitte l'appartement avec lui. La peur qui la pousse à prendre la fuite est tellement forte que, dans le bus qui va la transporter vers un refuge provisoire, elle remarque qu'elle est encore en pantoufles.

Ce petit détail va se révéler symbolique dans l'histoire de Pilar, femme maltraitée. Sa relation avec Antonio se caractérise par la dépendance: femme au foyer, timide, elle est aussi sans véritable contact avec le monde extérieur. La violence ne se résume pas seulement aux insultes verbales, au stress psychologique et aux violences corporelles qu'elle subit de la part de son mari, mais elle s'incarne également à travers le cloisonnement dans une relation faite autant de peur que de passion. Se débarrasser de ses pantoufles, voilà la quête inconsciente de Pilar, que va explorer le film.

Ce n'est pas une histoire spectaculaire que raconte "Te doy mis ojos". La relation entre Antonio et Pilar est mise en scène avec tous ces mécanismes typiques largement décrits dans les médias: la jalousie et la faible estime

de soi d'Antonio qui engendrent l'agressivité, ses excuses, ses promesses et ses cadeaux pour reconquérir sa femme; l'impuissance et le sentiment d'infériorité d'Ana qui s'accroche à l'illusion qu'Antonio va enfin changer; les contextes familiaux des deux personnages qui prédefinisent leur dépendance réciproque. Mais la réalisatrice Iciar Bollain

nous met en relation avec l'histoire de ce couple, en portant sur lui un regard personnel et en recréant avec intensité l'atmosphère qui règne entre les époux. Même l'intégration des nombreuses scènes où nous voyons Antonio participer à ses séances de psychothérapie, élément qui aurait pu casser le film par sa connotation quelque peu didactique, est convaincante.

Le film ne s'arrête pas là. Le titre "Je te donne mes yeux" évoque l'évolution d'Ana, immergée d'abord dans sa relation symbiotique avec Antonio au point de voir le monde par ses yeux, et dont les fuites

ne sont que des tentatives ponctuelles de sauver sa peau, au sens littéral du terme. A mesure que le film progresse, nous voyons Pilar confrontée à la nécessité de devenir autonome, à laquelle elle fait d'abord face sans conviction, ensuite avec de plus en plus d'enthousiasme.

Même si la description de l'épanouissement professionnel de Pilar manque de réalisme, son éveil personnel est montré avec doigté. Ce n'est pas uniquement le mérite de Iciar Bollain, dont le style est nuancé et subtil: le jeu de Luis de Tosar est impressionnant, celui de Laia Marull admi-

rable. Candela Peña et Rosa María Sarda en tant que sœur et mère de Pilar recréent avec beaucoup d'expressivité un contexte familial qui a sans doute contribué à l'enchevêtrement de Pilar.

"Te doy mis ojos" qui est sorti en Espagne en automne (et qui a déjà remporté un nombre de prix cinématographiques) a contribué à lancer le débat au sein du public autour de la question de la violence conjugale, sujet tabou en Lusitanie. Il est possible que le regard porté par le film sur des hommes violents espagnols - dont les arguments sont du genre: "Elle me provoque pour que je la batte" ou "Ca arrive dans tous les couples" - soit enregistré par le public luxembourgeois avec un certain détachement. Pourtant, si une telle attitude n'est plus de bon ton dans notre société, les chiffres sur la violence conjugale au Luxembourg prouvent que si le discours a changé, la réalité reste la même. Au-delà des louanges qu'a recueillies l'exécution de ce travail cinématographique, le film a également le mérite de thématiser un dysfonctionnement grave de notre société soi-disant égalitaire.



Comment échapper au cercle vicieux de la dépendance? Pilar (Laia Marull) est confrontée à son mari violent (Luis de Tosar).

Im Utopia

KUNST

Freier Eintritt

Tanja Frank hat Visionen: nicht nur künstlerische, sondern auch kulturpolitische. Lieber als über ihre Inhalte spricht die Multimediakünstlerin deshalb über die schwierigen Umstände des kreativen Schaffens in Luxemburg.

"Allen geht's gut" heißt ein italienischer Film mit Marcello Mastroianni. "Es geht uns doch eigentlich gut", scheint auch das allgemeine Credo in Luxemburg zu sein. Nicht zuletzt die Wahlen haben bewiesen, dass nicht wenige den gleichen sicheren Weg wie eh und je auch in Zukunft weitergehen möchten. Tanja Frank schüttelt energisch den Kopf: "Hier wagt doch kein Mensch, an seine Träume zu glauben."

Das klingt sehr idealistisch, und die junge Künstlerin grinst fast entschuldigend, als ob sie nur zu gut wüsste, dass ihr positiver Vorwärtsdrang im eher abwartenden Luxemburg gerne belächelt wird. Eigentlich sollten im Gespräch ihre vielfältigen Projekte zur Sprache kommen, aber die Analyse des eigenen Schaffens liegt ihr nicht. "Erklärungen gehören nicht zu meinem Job", sagt sie. Eine moderne Bambiversion, kurz "Bamby" genannt, erwartet das Publikum am Freitag, den 18. Juni in der Kufa beim "Snow walk with me"-Festival und bei der Fête de la Musique am darauf folgenden Tag auf dem Heilig-Geist-Plateau. Gedreht hat sie den Film zusammen mit Max Mehlinger, die Musik stammt

von Emre vom Independent-Label Own records. Mehr möchte sie eigentlich nicht verraten.

Dabei hat Tanja Frank einiges zu sagen. Vor allem zur nationalen Kulturpolitik und über die allgemeine Einstellung der öffentlichen Meinung gegenüber der Kunst. "Ich

kämpfe noch immer gegen das Vorurteil, kreative Arbeit sei ja eigentlich ein Kinderspiel und bedürfe keiner entsprechenden Bezahlung", erklärt sie. Gleichzeitig würde zu viel in monumentale Strukturen investiert, die letztlich nicht mit den entsprechenden Inhalten gefüllt werden könnten. "Die Entwicklung eines kulturellen Lebens im kleinen Rahmen wird nicht gefördert." Mängel aufzuzeigen ist natürlich einfacher, als selbst Initiativen vorzuschlagen, aber an konkreten Ansätzen mangelt es nicht. Sowohl der Auftritt bei der Fête de la musique, als auch

das "Snow Walk With Me"-Event sind die Resultate einer engen Zusammenarbeit zwischen dem Kollektiv Exzema und Own records.

Am 29. Juni wagt Tanja Frank zusammen mit Exzema einen weiteren Schritt in Richtung Interaktivität und Austausch. "Open Screen" heißt das Event und hält genau das, was die Überschrift verspricht. Jeder Besucher, der an diesem Abend den Weg in den Elevator in Hollerich findet, darf seinen eigenen Film mitbringen, vorführen und sich dann der Kritik des Publi-

kums stellen. "Was uns fehlt ist eine Streitkultur. Über Kultur wird eigentlich nie wirklich konstruktiv diskutiert. Dabei kann einen nur Kritik weiterbringen", sagt die Künstlerin.

Die typische "Heimkehrermentalität", wie sie es nennt, möchte sie deshalb auch nicht verkörpern. "Als ich nach meinem Studium in England nach Hause kam, wollte ich auch stöhnen wie alles hier so eng ist, aber es bieten sich auch hier viele Möglichkeiten. Man muss sie nur entdecken und entsprechend fördern." Ihre Philosophie beschreibt sie deshalb am liebsten mit den Worten "Freier Eintritt": Jeder sollte die Chance haben, sich auf verschiedene Kunstformen einzulassen, wenn es ihm nicht gefällt, dann steht es ihm immer frei zu gehen. Irgendwann wird sich auch das Luxemburger Publikum für diesen ungezwungenen Austausch öffnen können, glaubt die Künstlerin. "Ich weiß nicht, was ich will", sagt sie, "aber ich will."

Claudine Muno

